

POPULARITÉ ET ÉRUDITION

Les références à l'Antiquité gréco-romaine dans la presse allemande de l'*Aufklärung*

Gunter VOLZ*

Avant de commencer cet exposé, je dois m'excuser de déborder quelque peu du cadre du colloque tel que l'énonce le thème général: je ne parlerai point de l'Égypte, bien peu de la Grèce, encore moins de leur redécouverte, et mon corpus se situe plutôt dans la deuxième moitié du XVIIIème siècle : ce qui a retenu mon attention, ce sont les diverses formes sous lesquelles figure la référence aux langues et aux cultures de la Grèce et de Rome dans la presse périodique, un *medium* (les éminents latinistes ici rassemblés doivent être horrifiés par le singulier en cours *un media*) un *medium* donc, dont les origines sont de nature plutôt érudite mais dont l'évolution au XVIIIème siècle tend incontestablement vers une plus grande popularité tout en conduisant à une diversité et à une spécialisation sans cesse croissantes. Cette "popularité" sera d'ailleurs présentée et discutée, dans plus d'une revue, comme une exigence adressée aussi à la poésie dans laquelle, par exemple, le recours à des apports de la mythologie sont condamnés parce qu'ils en fermeraient l'accès au plus grand nombre.

Avant d'entrer dans les détails, il n'est peut-être pas inutile de tracer brièvement l'historique de la place des langues anciennes et des études classiques en Allemagne. L'essor de ces études depuis la Renaissance n'y était guère moins puissant que dans les pays voisins, et la Réforme, avec ses traductions bibliques et théologiques, s'avérait être un puissant vecteur des philologies grecque et latine voire hébraïque. C'est principalement aussi dans le domaine de la théologie que la position du latin demeure dominante jusqu'au XVIIIème siècle, époque où avec Winckelmann (et quelques remarquables latinistes et hellénistes dans les Universités allemandes), l'intérêt pour l'art et les lettres de la Grèce antique connaît un regain riche de conséquences. Cette imprégnation par les lettres classiques fait, durant tous ces siècles, partie intégrante d'une solide culture générale dans la bourgeoisie des villes et notamment du clergé protestant (la Souabe réformée y tient assurément une place éminente). L'amour des civilisations anciennes, tout en se restreignant à des cercles de plus en plus petits, demeure néanmoins encore un facteur non

* Université de Nantes.

négligeable en plein XXème siècle où persistent nombre de lycées dits "humanistes", dans l'enseignement desquels dominent les études du latin et du grec ancien.

La presse périodique du XVIIIème siècle fournit de très nombreuses indications de la place encore prépondérante qu'occupent les langues et cultures anciennes. Le latin, dont on estime généralement que sa maîtrise n'est guère utile pour une honnête existence bourgeoise, reste dans une large mesure la langue de l'érudition, comme le rappelle une contribution dans une revue d'Ulm, en 1786. Un pasteur y raconte que son fils, étudiant, consacre un temps excessif à la lecture des auteurs allemands contemporains, et il le rappelle à ses devoirs de futur "érudit":

Alors je l'ai sérieusement admonesté et lui ai fait comprendre que c'était une honte que de vouloir être ou du moins devenir un érudit, et de ne même pas comprendre la langue des érudits — car c'est bien ce que le latin est et restera pour toujours...¹.

En dehors de la fiction, une preuve encore plus concluante en est fournie par le poète et scientifique suisse Albrecht von Haller qui, en 1763, édite ses écrits de médecine, initialement rédigés en allemand, en traduction latine sous le titre *Opera minora, emendata, aucta & renovata*²! Très naturellement, dans la culture parfaite de l'homme honnête et érudit, ne doit point manquer la connaissance des Anciens. L'auteur d'un recueil de travaux ressortant aux disciplines les plus diverses, représente ainsi cet idéal de perfection: selon un critique, il possède en effet

une grande familiarité avec les écrivains brillants de la Rome antique et de la Grèce, ainsi qu'avec les muses de l'esprit de notre époque; en même temps une faculté bien exercée de penser de belle, spirituelle et agréable manière ainsi que de s'exprimer avec grâce et pureté; enfin un goût très fin et une modestie tout aussi grande³.

Le doute n'est cependant plus permis: tout au long de la période concernée, la présence de textes latins se raréfie et, parallèlement, les plaintes sur cette évolution inéluctable se multiplient.

Sur la base de nombreuses occurrences rencontrées ici et là au fil des pages (dans une quarantaine de périodiques du sud de l'Allemagne), il s'agissait donc de faire ressortir cette concurrence entre d'une part l'érudition dont la plupart des publicistes font étalage, eux qui revendiquent presque tous leur appartenance à la caste des "savants" (*die Gelehrten*), et d'autre part la popularité imposée par les lois du marché. Cependant, l'un des présupposés essentiels à cette étude nous fait malheureusement défaut: nous possédons peu de renseignements sur la composition sociologique du public de ces revues et journaux, alors que nous savons fort bien que le journaliste qui écrit, tient en permanence compte d'un "horizon d'attente" dans lequel le degré d'instruction occupe sans aucun doute une place éminente.

Dans une toute première approche de la question, l'on constate, à lire simplement les titres des périodiques de l'époque, un recours assidu et généralement programmatique aux figures et aux concepts aussi bien des arts que de l'histoire et de la mythologie antiques. Or, une distinction quant à l'attente d'une érudition supposée chez le lecteur s'opère aisément selon que le titre comporte ou non une explication: pour une revue intitulée *Argos*, le rédacteur estime nécessaire d'ajouter "ou l'homme aux cent yeux" [*Argos, oder der Mann mit hundert Augen*], *Brutus* se présente comme *l'ennemi des tyrans* [*Brutus*,

¹ *Schwäbisches Magazin zur Beförderung der Aufklärung*, Ulm, année 1786, p. 499. Cf. également l'essai "Ob man ohne Latein und Griechisch zu lernen gelehrt werden könne?" ("Peut-on devenir un érudit sans apprendre le latin et le grec?"), *Schwäbisches Magazin von gelehrten Sachen*, Stuttgart, année 1777, p. 928 ss.

² Voir *Tübingische Berichte von gelehrten Sachen*, Tübingen, année 1763, p. 270s.

³ *Tübingische Berichte von gelehrten Sachen*, 1759, p. 381.

oder der Tyrannenfeind], et *Eudémonie* entend traiter du *bonheur du peuple allemand* [*Eudämonia, oder deutsches Volksglück*]. Au contraire, les *Adrastea*, *Amalthea*, *Astraea*, les *Klio*, *Kronos*, *Minos*, *Mnemosyne*, *Prometheus* et autres *Selene* n'explicitent point leur référence grecque et supposent donc chez les lecteurs une culture suffisante pour la comprendre par eux-mêmes. Ceci vaut en particulier pour les revues d'un très haut niveau d'érudition que publie Friedrich Schiller et qui ont pour noms *Thalia*, *Die Horen* [*Les Heures*], *Propyläen*.

Un exemple sinon typique de la presse contemporaine, du moins caractéristique de cette pratique des titres, est donné par le journaliste Wilhelm Ludwig Wekhrlin, qui a publié des *Chronologues* [*Chronologen*], des *Lettres hyperboréennes* [*Hyperboreische Briefe*] et des *Paragraphes* [*Paragrafen*] mais dont une revue au titre allemand fut assurément la plus populaire en même temps que la plus influente : *Le Monstre gris* [*Das graue Ungeheur*]. Les *Lettres hyperboréennes* mettent d'ailleurs en scène des épistoliers fictifs portant souvent des noms d'origine ou à consonnance grecque : Alcest, Xantus, Hippias, Klimene, Philander, Phozion, Hero, Tisander, Philomedon etc.

En ouvrant les revues, même celles aux titres bien allemands, le lecteur découvre une autre manifestation de la recherche d'une caution "classique" : presque toujours en langue latine, ce sont des *devises* associées à des vignettes, ou alors des citations empruntées à un auteur romain, qui sont toujours censées annoncer l'esprit de la publication et lui conférer un prestige voire une autorité fondés sur la sagesse antique.

Ainsi la vignette d'une modeste feuille bavaroise signale que l'auteur veut consacrer son action *veritati et virtuti* (*Der Patriot am Bodensee*), un hebdomadaire moral du Lac de Constance souligne son souci de convivialité et d'instruction en inscrivant au-dessus d'une gracieuse gravure la devise *Tres faciunt Collegium* (*Der Rechtschaffene*), et une revue de Stuttgart, plutôt portée sur les "réalités" et s'adressant aux citoyens les plus simples, va jusqu'à affirmer : *LECTA FORIS – COLLECTA DOMI – MEL DULCE MINISTRANT* (*Etwas vor alle oder neue Stuttgarter Real-Zeitung*).

Une autre devise, en légende d'une vignette de titre, pourrait résumer les intentions globales de nombreux périodiques, qui se veulent bien des fois *MISCENTES VTILE DVLCI* (*Der Patriot in Baiern*, qui promet en plus : *Admonere uolumus, non mordere, prodesse, non laedere*).

Les vignettes ornant les titres des publications de presse et comportant une devise latine que les gravures devaient illustrer, ne seront plus à la mode à partir des années 1770. Elles sont remplacées par des citations de poètes prestigieux, mises en exergue sur les pages de titre et dûment justifiées par la mention de leurs auteurs. Toutefois, dès les années 1780, des devises patriotiques en langue allemande (de Klopstock p. ex.) viennent se substituer aux Virgile, Horace, Tacite ou Saint Augustin ; à partir de 1780, l'on trouve plus facilement des devises patriotiques en allemand, et une revue pédagogique de 1790 (*Monatliche Unterhaltungen zum Unterricht und Vergnügen der Jugend beiderlei Geschlechts*) revient à l'illustration édifiante du titre à laquelle elle adjoint, en allemand, ce postulat optimiste : *L'éducation rend heureux !* [*Erziehung macht glücklich !*].

Ainsi l'usage du latin, avec ou sans gravures correspondantes, pour des déclarations programmatiques en tête des différents périodiques, semble traduire un esprit d'époque, qui à son tour se reflète dans l'esprit des organes de presse eux-mêmes.

Les références concrètes à l'Antiquité dans les parties rédactionnelles des revues, plus particulièrement dans les comptes rendus critiques et les essais sur l'art et la littérature, peuvent être regroupées en trois catégories : La première concerne l'usage direct du lexique latin et grec.

Ensuite, en matière de poésie, la référence explicite aux auteurs antiques comme modèles intemporels.

Le troisième groupe enfin aborde le débat sur la popularité de la poésie, en particulier à propos de l'adaptation des formes antiques.

- I -

Généralement dans les comptes rendus critiques et les essais, des mots isolés en version originale ou bien germanisée apparaissent assez fréquemment. Cette coutume participe naturellement de l'habituel étalage d'érudition qui caractérise les revues à vocation littéraire ; elle va jusqu'à l'intégration dans le discours, de locutions voire de phrases entières en latin et, plus rarement, en grec. Un tel usage suppose dans le public une culture classique sans laquelle cet élément important de la rhétorique critique perdrait son impact sur le lecteur.

Mis à part des métaphores largement intégrées dans la langue commune telles que les *écuries d'Augias* ou les *travaux d'Hercule*, ou bien des néologismes formés à partir d'un nom propre tel que l'*Hérostratisme*⁴, il s'agit bien souvent, en plein texte allemand, de mots latins, comme dans une diatribe contre le plagiat qui parle de "ces messieurs les *plagiarii*" et de tel ou tel "*falsarius*". L'on rencontre également de fréquentes citations, supposées familières au lecteur instruit, d'auteurs latins parmi lesquels Horace tient incontestablement la première place. Pour créer l'attente propre à son message, l'auteur d'un essai intitulé "De la capacité de la fable à instruire les autres" place ainsi en exergue cette devise horatienne *Lectorem delectando pariterque monendo*⁵, alors que la célèbre formule du *prodesse et delectare* survient dans les variantes les plus diverses, en latin et en allemand.

Parmi les nombreux autres exemples apparaissant au fil des comptes rendus, citons encore cette justification morale de la poésie comique : *ridendo dicere verum*⁶, ou bien *quis temperet a lacrymis*⁷, puis ce principe qui, selon un critique, devrait présider à toute création poétique : *simul et iucunda et idonea dicere vitae*⁸.

Des emprunts à ce genre d'axiomes en version originale grecque sont plutôt rares : ils s'adressent véritablement à cette élite restreinte de lecteurs qui lit couramment la langue d'Euripide. Exemple : Un curé de campagne qui a publié un charmant recueil de fables et d'épigrammes reçoit un éloge d'autant plus appuyé qu'habituellement les ecclésiastiques dans sa situation pâtissent de leur isolement et deviennent des rustres : *amesoi acharites*⁹.

Un pas de plus est franchi dans l'évocation de la Grèce antique par la simple allusion à une anecdote devenue un topos de la critique : le peintre Apelles qui se cachait derrière une cloison pour épier la réaction spontanée des visiteurs. La scène est volontiers transposée, sans la moindre explication, vers l'état d'esprit de jeunes auteurs ayant publié leur première œuvre et attendant, "derrière la cloison" ("hinter der Wand"), son accueil par la critique¹⁰.

Dans un contexte très voisin, la relation entre un peintre grec et les critiques fait l'objet d'une actualisation en quelque sorte "à tiroirs", en tout cas fort mystérieuse de prime abord : la revue littéraire de Munich, traitant des talents multiples des comédiens et des danseurs et, en rapport avec eux, des critiques incompetents s'extasiant à tout propos, estime que ces artistes

à juste titre pensent comme le peintre de Gellert, quand on trouve absolument tout très beau¹¹.

⁴ W.-L. Wekhrlin, *Chronologien*, Nürnberg, 1779 (4), p. 39-54 : "Ueber den Herostratismus unserer Litteratur", attaque contre une tendance chauvine dans le *Sturm und Drang* qui condamne toute influence française.

⁵ *Oberdeutsche, allgemeine Literaturzeitung*, Salzburg, 1788, col. 408.

⁶ *Tübingsche gelehrte Anzeigen*, Tübingen, 1790, p. 465.

⁷ *Oberdeutsche, allgemeine Literaturzeitung*, 1788, col. 1601.

⁸ *Ibid.*, 1789, 2ème semestre, col. 174.

⁹ *Ibid.*, col. 407 (en caractères grecs).

¹⁰ Par exemple *Schwäbisches Magazin von gelehrten Sachen*, 1775, p. 496.

¹¹ *Baierische Beyträge zur schönen, und nützlichen Literatur*, München, 1779, 1er semestre, p. 351.

Or, le poète et moraliste Gellert, s'il est tombé dans les oubliettes de l'histoire littéraire, fut assurément l'auteur le plus lu, le plus populaire de tout le XVIII^{ème} siècle allemand. La référence journalistique suppose donc parfaitement connue la fable de ce même Gellert, qui elle-même met en scène un épisode de la Grèce antique : l'artiste avait peint un portrait de Mars (sic) et attend le jugement des visiteurs ; il n'admettra les critiques d'un fin connaisseur que lorsque survient un sot qui loue son œuvre outre mesure. La dernière strophe dit :

Le peintre fut à la fois honteux et ému
et regarda piteusement le connaisseur.
"A présent, dit-il, je suis convaincu !
Vous ne m'avez point jugé injustement".
Le jeune fat fut à peine sorti
qu'il effaça son dieu de la guerre¹².

La réminiscence grecque, servant à illustrer une analyse de portée universelle, et "prédigérée" par le poète bien-aimé, est devenue une donnée de la culture générale disponible pour le discours journalistique.

- II -

Très logiquement, c'est en matière de poésie que la référence aux auteurs de l'Antiquité apparaît le plus fréquemment. D'une manière générale, la poésie grecque et latine fait encore, et jusque dans les années 80 voire 90, figure d'idéal dont l'imitation est recommandée aux jeunes poètes, l'éloge suprême consistant alors dans la comparaison d'un contemporain avec tel ou tel génie de jadis.

Déjà en 1768, un modeste hebdomadaire moral rappelle la permanence des bienfaits des belles lettres pour l'humanité depuis les temps anciens¹³, et une permanence analogue est mise en lumière par Balthasar Haug, en matière de théorie esthétique¹⁴. Dans sa défense des belles-lettres contre leurs détracteurs, cet auteur prend cependant quelque distance par rapport à la Grèce et Rome en affirmant que l'occident moderne est préservé de la déchéance imputée à la poésie, par les effets bénéfiques du christianisme¹⁵. Pour son excellence poétique et stylistique, la Grèce est souvent représentée par Athènes et sa région lorsqu'on loue le "sel d'Attique" ou "la grâce attique de la langue" chez un auteur allemand¹⁶.

La mentalité fort répandue de la *laudatio temporis acti* culmine, pour ce qui est du domaine artistique, dans l'éloge de l'Antiquité comme modèle à suivre par toute création, singulièrement à une époque qui connaît encore, en Allemagne, une déplorable atonie en matière poétique. Ainsi le critique d'une revue de Tübingen estime en 1754 que, s'il est vrai que le beau doit être atteint grâce à l'imitation de la nature,

— et pour cela on n'a point besoin de savoir le latin — il est tout aussi certain qu'en ce domaine, nous n'avons pas de modèles plus parfaits que ceux que l'Antiquité nous a donnés¹⁷.

¹² Christian Fürchtegott Gellert : *Sämtliche Fabeln und Erzählungen, Geistliche Oden und Lieder*, München, s.a., p. 11s.

¹³ *Der Neue Rechtschaffene*, Lindau, 1768, N° 3.

¹⁴ *Schwäbisches Magazin von gelehrten Sachen*, 1775, p. 123.

¹⁵ *Ibid.*, 1779, p. 13-17.

¹⁶ *Deutsche Chronik*, Ulm, 1775, p. 462.

¹⁷ *Tübingsche Berichte von gelehrten Sachen*, 1754, p. 302.

Les poètes grecs ont, pour leur part, l'immense mérite d'avoir réussi ce qui paraît inaccessible aux modernes : "être également agréables à toutes les classes sociales", réalisant ainsi une authentique "popularité" qui ne sacrifie ni le sublime ni le pathos¹⁸. Leur dramaturgie a donné ainsi l'exemple pour toutes les époques, en produisant les plus grands effets précisément en vertu d'une extrême *simplicité*. Un expert en art dramatique de Munich écrit à cet égard dans sa revue :

Le théâtre doit produire sur le spectateur un effet qui est et doit être l'unique et le noble but d'une telle oeuvre d'art. Selon toute la tradition, il l'atteint principalement chez les Grecs ; il avait atteint chez eux son degré suprême et atteignit à cette époque, avec la plus noble simplicité et dans sa forme toute dépouillée, une perfection, une grandeur qui s'emparait de toute l'âme,

des qualités que la scène contemporaine semble avoir rejetées pour rechercher les effets crus et violents¹⁹.

A l'inverse, le journaliste populaire et patriotique C.F.D. Schubart se réjouit de trouver précisément dans les jeunes auteurs dramatiques du *Sturm und Drang* tels que Goethe et Jakob Michael Reinhold Lenz, des hommes

que nous pouvons opposer [comme équivalents] aux Grecs et aux fiers étrangers²⁰.

Parmi les poètes de l'Antiquité, quelques noms reviennent régulièrement tels des monuments qui s'imposent à l'esprit : Homère et Théocrite, Plutarque et Anacréon, Virgile, Catulle et, là aussi, loin devant les autres, Horace.

Si en 1790, un journal qui se veut satirique peut estimer que

l'homme qui a inventé l'aiguille à coudre, a plus de mérite qu'Homère, Virgile et tous les poètes anciens et modernes²¹,

il ne fait que confirmer *a contrario* l'aura de célébrité durable qui entoure encore ces immortels de la littérature mondiale. Leur prestige apparaît non seulement dans les nombreuses traductions qui semblent devenir une véritable mode et que les revues ne cessent d'annoncer²², mais également dans les occurrences des grands noms invoqués pour leur exemplarité éternelle, comme par exemple dans l'association d'Homère et d'Ossian²³, ou la condamnation des tendances de la poésie contemporaine, accusée de donner dans l'effet grossier au lieu de se souvenir de ce qui fit la valeur des modèles :

On chercherait en vain dans la plupart des productions de la poésie allemande actuelle, la noble simplicité d'un Homère, le sens pictural d'un Virgile, le délicat humour d'un Horace et l'imagination heureuse et sans artifice d'un Ovide²⁴.

Ce stéréotype se reproduit quasi à l'infini : l'époque moderne ne sait plus créer de poésie de qualité, soit parce qu'elle renie — ou oublie — les exemples antiques, soit

¹⁸ *Schwäbisches Magazin von gelehrten Sachen*, 1780, p. 536-545.

¹⁹ *Baierische Beyträge zur schönen, und nützlichen Literatur*, 1780, 1er semestre, p. 467.

²⁰ *Deutsche Chronik*, 1774, p. 373.

²¹ *Der Beobachter*, Stuttgart, 1790, 2ème semestre, p. 536.

²² Les revues font souvent état de nouvelles traductions, partielles ou complètes, des odes d'Horace, de l'Enéide, de Virgile et, avec un point culminant dans les années 1770/1780, d'Homère ; les *Tübingische gelehrte Anzeigen* (1784, p. 487) notent en effet, à l'occasion d'une telle publication : "Encore un Homère, et à notre époque qui est tellement portée sur l'écriture, ce ne sera sans doute pas le dernier ! [...] Notre philanthropique armée de traducteurs [nous procure] de foire en foire de nouveaux Homère [...]. Bientôt chaque province aura son Homère comme elle avait naguère son propre Robinson Crusoe."

²³ *Schwäbisches Magazin zur Beförderung der Aufklärung*, Ulm, 1787, p. 240.

²⁴ *Schwäbisches Magazin von gelehrten Sachen*, 1777, p. 630.

qu'elle méconnaît le fossé qui la sépare d'eux et qu'elle a l'outrecuidance de s'estimer leur équivalent²⁵.

C'est donc plutôt exceptionnel quand un compte rendu salue un jeune poète qui écrit en latin et

sait être Catulle et Horace et en même temps jouer à la perfection au tarot. [...] L'auteur est véritablement un familier de la muse romaine, et il faut lui rendre un hommage d'autant plus grand que cette matrone au grand âge n'a plus beaucoup d'amants, non pas parce qu'elle manquerait d'attraits mais parce qu'elle est moins *coquette* [en français dans le texte] que ses soeurs allemande et française, lesquelles se laissent conquérir par quelques compliments...²⁶.

Hommage à un anachronisme qui doit sa raison d'être au seul prestige des lettres latines.

Il semble ainsi que l'étalon de référence pour juger la qualité d'un poète du XVIII^{ème} siècle soit et demeure l'art des Anciens ; l'éloge suprême ne peut donc être que l'attribution du titre d'"Horace", de "Virgile" ou de "Théocrite allemand".

Le poète prussien Karl Wilhelm Ramler, auteur réputé de nombreuses odes et traducteur de celles d'Horace, se voit ainsi honoré du titre d'"Horace de la Germanie" et sera appelé à chanter la gloire de Berlin. Il lui faut toutefois partager cet honneur avec Johann Peter Uz, qui a publié une traduction du grand ancien en trois volumes et que Schubart nomme, dans un hommage appuyé, "l'Horace des Allemands"²⁷.

A la différence du caractère pathétique ou sublime de l'ode, qui suscite la déférence générale, la poésie dite anacréontique est souvent l'objet de sévères condamnations de la part de nombreux publicistes, auteurs platement moralisateurs ou exagérément pragmatiques. Malgré cette réserve générale, le plus populaire des poètes "chantant le vin et l'amour", Johann Ludwig Gleim — qui, il est vrai, s'est "dédouané" par des chants martiaux à la gloire du roi de Prusse — se voit revêtu de la dignité d'un "Anacréon de la Germanie", et l'on se hasarde à prédire que

Gleim sera, pareil à la gloire d'Anacréon, connu encore des ultimes petits-fils et des peuples les plus lointains...²⁸.

Le grand Wieland est à son tour magnifié par toute une cohorte de journalistes parmi lesquels Schubart, en tant que compatriote souabe, joue un rôle d'exception. Wieland n'incarne pas seulement la vaste culture et le savoir encyclopédique des Grecs, il possède aussi une imagination des plus abondantes et sait donner à sa langue "l'harmonie grecque" (*griechischen Wohl laut*)²⁹ ; sa *Musarion* serait "la plus belle de toutes les oeuvres que jamais les grâces, même sous les cieux de la Grèce, ont créée"³⁰. Aussi la comparaison avec un seul grand modèle ne saurait-elle suffire à rendre justice à un tel génie : pour le publiciste de la *Deutsche Chronik*, il est en effet

le Platon, l'Arioste, le Cervantès, le Pope, le Metastasio et le Sterne de notre province³¹.

²⁵ Par exemple *Vaterländische Chronik*, Stuttgart, 1787, p. 6s.

²⁶ *Schwäbisches Magazin von gelehrten Sachen*, 1775, p. 429. Cf. déjà in *Tübingische Berichte von gelehrten Sachen*, 1754, p. 301s., qui constate que de plus en plus on écrit des poésies dans sa langue maternelle ; et aussi *Wöchentliche Nachrichten von Gelehrten Sachen*, Regensburg, 1770, p. 143 : "Da jetzt Proben der lateinischen Dichtkunst so selten sind" ("Puisque à présent les exemples de poésie latine sont si rares...").

²⁷ *Vaterländische Chronik*, 1787, p. 193s.

²⁸ *Der Neue Rechtschaffene*, 1768, p. 337.

²⁹ *Deutsche Chronik*, 1774, premier supplément, p. 11.

³⁰ *Revision der neusten deutschen Literatur*, Mannheim, 1779, p. 108-125. Souligné par moi.

³¹ 1774, p. 13.

On souhaiterait "qu'il emploie sa muse à une traduction de Xénophon, car lui qui vit de tout son être en Grèce, en serait capable"³², et sa traduction de Lucien "durera, immortelle comme son original"³³ ; celle des *Lettres* de Pline le Jeune possède à son tour les qualités d'un exemple à suivre³⁴. L'autre grand admirateur inconditionnel de Wieland, W. L. Wekhrlin, lui rend un hommage peu banal : en formant, à partir du titre du plus célèbre roman de Wieland, *Les Abdérites*, le concept abstrait de *l'abderitie* ("Abderitheit") qui caractériserait une mentalité largement répandue en Allemagne, le publiciste le place en quelque sorte dans une position de juge souverain de la sottise humaine³⁵.

Parmi les représentants allemands de la poésie pastorale, émules de Théocrite, il en est un qui jouit d'une célébrité extraordinaire, au point d'être traduit dans plusieurs langues européennes. Le zurichois Salomon Geßner est déjà si communément honoré comme un "Théocrite allemand" que l'aveuglement patriotique fait s'écrier Schubart :

Pourquoi continuons-nous donc toujours à comparer cet homme à *Théocrite* ! Il est plus que Théocrite, plus riche en imagination, plus pur dans ses moeurs, plus délicat dans sa sensibilité. et il a au moins la même pleine harmonie du style que le poète grec. Bref, nous avons en Geßner le plus grand auteur d'idylles qui ait jamais vécu³⁶.

Schubart lui consacra un éloge funèbre où il surenchérit encore :

Il n'est pas seulement le plus grand auteur d'idylles des Allemands, mais le plus grand qui ait jamais vécu. Plus chaste que Théocrite, plus sensible que Moschos et Bion et - plus imagitatif et plus moral que tous, tel fut Geßner l'immortel...³⁷.

Si nous avons cité plus largement le journaliste C.F.D. Schubart, ce n'est pas seulement parce qu'en matière de littérature il parle d'abondance et, malheureusement, souvent d'ignorance ; il est aussi celui qui place tout en haut de l'échelle des valeurs le patriotisme allemand, en particulier un patriotisme culturel par le prisme duquel les auteurs étrangers, fussent-ils les monuments de l'Antiquité vénérés universellement, risquent souvent d'être vus déformés.

Mais surtout, dans le cadre précis de notre sujet, qui oppose popularité et érudition dans la presse périodique, les journaux de Schubart fournissent l'illustration parfaite d'une possible coexistence de ces deux concepts. Schubart, journaliste passionné et possédant un sens de la communication hors pair mais disposant d'une culture et de lectures plus hétéroclites que profondes, apostrophe, conseille, tance et parfois rudoie ses lecteurs comme des camarades, presque comme des garnements qu'il importe d'éduquer. C'est là assurément un signe de popularité. Mais cette rude familiarité ne l'empêche point de faire pas l'Antiquité tiennent une place de choix. Si le journaliste les connaît véritablement, si même il les a lus, c'est une autre question. Mais il parvient à créer un support culturel, destiné au grand nombre (qui en réalité est encore bien modeste) des gens qui savent lire, et auxquels il parle de Platon et de Sterne, de Virgile et de Voltaire, de Goethe, Klopstock et Schiller. Ces trois poètes allemands, couverts de gloire dès leur vivant, seront naturellement, eux aussi, mesurés à l'aune des Euripide, Homère et Plutarque. Mais nous nous en tiendrons là.

Il faut encore mentionner une forme singulière de la "réception" des auteurs anciens, l'hommage en forme de caricature aux génies que les temps présents n'égalèrent jamais : les parodies comiques d'oeuvres classiques (comme la France les a connues dès le XVII^e siècle), genre initié par le viennois Aloys Blumauer en 1782 avec ses *Aventures*

³² *Ibid.*, 1775, p. 215.

³³ *Vaterlandschronik*, 1789, p. 344.

³⁴ *Schwäbisches Magazin von gelehrten Sachen*, 1775, p. 239.

³⁵ *Das Graue Ungeheur*, 1786 (9), p. 47ss.

³⁶ *Deutsche Chronik*, 1774, p. 218.

³⁷ *Vaterlandschronik*, 1788, p. 204.

du pieux héros Enée, et aussitôt imité par quelques épigones. La réaction de la presse à ce type d'appropriation de l'héritage antique est révélatrice de son attitude générale en la matière : elle est faite d'un mélange d'approbation amusée et de condamnation indignée. Les débordements d'un comique grossier au-delà des limites de la bienséance sont naturellement dénoncés avec vigueur, notamment chez les imitateurs de Blumauer, dont le "talent équivoque pour maltraiter les écrivains classiques"³⁸ incite à la surenchère. Un *Ovide travesti* dans ses *Héroïdes*, par l'un de ses épigones, sera donc éreinté avec un sarcasme féroce, qui prend la forme de la reproduction d'un extrait, avec le commentaire qu'il

peut être pris comme un échantillon du goût purifié, de la dignité, de l'élégance et de la diction poétique du travestisseur³⁹.

Tout au contraire, la revue critique de Tübingen accueille avec bienveillance la parodie des *Métamorphoses* dont l'auteur est un professeur stuttgartois. Après quelques éloges de la verve comique, tempérés par des réserves vis-à-vis des dérapages inhérents à la loi du genre, le critique concède, débonnaire :

Pour le reste, nous espérons que les mânes d'Ovide, auxquelles cet opuscule est dédié — puisqu'il était lui-même une si bonne âme dans la vie — accueilleront cette offrande aimablement, et qu'il contribuera au noble travail de digestion de beaucoup de lecteurs pendant la sieste de l'après-midi. Il vaut toujours mieux rire un peu plutôt que de s'endormir sur des élégies insipides !⁴⁰

Voici enfin une perception "décrispée" des auteurs de l'Antiquité, débarrassée de cette componction de gardiens du Saint-Graal qui caractérisait certaines élites pour lesquelles les classiques sont des monuments intouchables devant lesquels il convient de se prosterner en toute humilité. Elle n'empêche pas une juste appréciation des qualités impérissables des auteurs grecs et romains, mais elle les fait descendre de leur Olympe où trop de vénération les avait souvent figés.

- III -

C'est précisément sur cette conception élitiste que s'opposent souvent les publicistes au XVIIIème siècle. Ce débat porte d'une part sur la réception, par les lecteurs contemporains, des auteurs anciens considérés encore largement comme la seule nourriture spirituelle consistante ; d'autre part elle vise l'introduction, initiée dans les années cinquante par Klopstock (qui d'ailleurs est régulièrement associé à l'évocation des Anciens), des mètres antiques impliquant l'abandon de la rime ; cette révolution est parfois accusée de rendre la poésie hermétique à un large public.

Une philippique contre la décadence littéraire de l'époque, matérialisée dans les petits romans à la mode, déplore qu'à présent,

des jeunots, qui ne connaissent ni Homère ni Virgile, pas plus que la *Messiede* [de Klopstock], lisent en revanche, en se pâmant, de doucereux petits romans où personne n'agit...⁴¹,

³⁸ *Oberdeutsche, allgemeine Literaturzeitung*, 1789, 1er semestre, p. 542s.

³⁹ *Ibid.*

⁴⁰ *Tübingische gelehrte Anzeigen*, 1790, p. 465s.

⁴¹ *Baierische Beyträge zur schönen, und nützlichen Literatur*, 1779, 2ème semestre, p. 1131.

alors que dans une revue très pragmatique sont justement dénoncées les œillères d'un sombre pédagogue qui n'admet d'autres lectures que celle des anciens :

Notre recteur [...] m'a trouvé récemment en train de lire les poèmes d'Uz, et il m'a fait la morale pendant des heures à ce propos. Qui gaspillerait son temps avec de semblables balivernes, disait-il. Seuls les poètes anciens avaient l'esprit profond, et d'eux seuls on peut apprendre quelque chose. Comparés à eux, les modernes ne sont que des bavards qui ne méritent pas qu'on les lise...⁴².

Lorsque la "popularité" de la poésie est directement sujet du débat, comme c'est le cas dans plusieurs essais de la presse de l'époque, les auteurs pensent que les classiques de l'Antiquité, même traduits, ne sont guère adaptés aux facultés des gens simples. Les *Contributions bavaroises* reprennent ainsi à leur compte l'opinion de l'auteur d'un traité sur la lecture :

En vérité, pas plus que je ne saurais faire comprendre aux autres à quel point j'admire un Klopstock ou un Virgile : aussi sûrement je préférerais mille fois avoir écrit un livre qui puisse être lu à l'enfant balbutiant, qui soit conservé dans les maisons des bourgeois et gardé dans les coeurs des gens de la campagne, plutôt qu'une Enéide ou une Messiadé qui sont lues par si peu, et si rarement pour la vie...⁴³

A peu près à la même époque, en 1780, l'auteur d'un essai sur "La poésie populaire" qui retrace l'évolution littéraire au cours du demi-siècle écoulé, en vient à reprocher à Klopstock son recours aux formes antiques

qui ne pouvait que provoquer une séparation entre notre goût et celui du peuple ; car on sait bien à quel point celui-ci tient à cette harmonie des rythmes maintenue depuis si longtemps et toujours ressentie comme bonne...⁴⁴.

Décidément, l'introduction de cette nouveauté ne va pas sans problème. On constate par exemple en 1777 que, comme toujours avec les innovations, les jeunes poètes s'y adaptent avec souplesse, au contraire des Anciens qui tâtonnent sans grand bonheur⁴⁵. Deux ans plus tard, le même *Magazin* de Stuttgart fustige la "disharmonie", résultat de l'abandon de la rime dans la poésie allemande, "par simple goût de la mode et de l'insolite", tout comme les mètres non alternatifs l'auraient "privée de son eurythmie d'autrefois"⁴⁶.

Par contre, l'éditeur d'une revue morale de Bavière, province particulièrement retardataire dans le domaine esthétique, s'efforce, dès 1769, de convaincre ses compatriotes des beautés mal perçues de ces formes et éclaire son propos pédagogique au moyen de larges extraits du *Messie* (de Klopstock) et du *Printemps* (d'Ewald von Kleist)⁴⁷.

Cette méconnaissance devait être aussi répandue en Souabe puisque Wieland, qui écrit en personne au *Neuen Rechtschaffen*, craint, malicieux, à propos de vers sans rimes figurant dans le numéro précédent de la revue,

⁴² *Stuttgarter allgemeines Magazin*, 1767, p. 473.

⁴³ *Baierische Beyträge zur schönen, und nützlichen Literatur*, 1779, 2ème semestre, p. 634.

⁴⁴ *Schwäbisches Magazin von gelehrten Sachen*, 1780, p. 541.

⁴⁵ *Schwäbisches Magazin von gelehrten Sachen*, 1775, p. 235-237.

⁴⁶ *Ibid.*, 1777, p. 630s.

⁴⁷ *Der Patriot in Baiern*, 1769, p. 221-224, 233-237, 245-253.

que beaucoup de lecteurs ne les reconnaîtront même pas comme des vers puisqu'il y a chez nous un droit fort ancien de reconnaître comme des vers seulement ce qui a une rime à la fin des lignes⁴⁸.

Il est naturel que l'ouvrage théorique que Klopstock lui-même consacre à la reprise des mètres grecs, avec son écho dans la presse, soit au cœur de ce débat. Son traité *De l'imitation des mètres grecs en Allemand*, publié en 1756 avec cinq chants du *Messie*, est accueilli fort positivement par un critique de Tübingen, qui fait preuve aussi d'une grande compétence quand il mesure la réalisation dans l'épopée des principes énoncés dans le traité. Et son appréciation peut résumer le sentiment de tous ces publicistes à la culture souvent large et profonde, qui accueillent comme un cadeau précieux pour leur poésie nationale ce transfert des formes helléniques. Klopstock, dit-il, "nous enseigne comment nous devons manier la langue allemande si nous souhaitons lui inoculer les agréments de la langue grecque"⁴⁹.

ooo0ooo

La presse périodique, qui forme et en même temps reflète l'opinion publique de son temps, doit en permanence tenir compte des compétences culturelles et intellectuelles de ses lecteurs, tout en œuvrant pour l'élargissement de ces mêmes facultés. Ses contenus, autant que le lexique utilisé, participent ainsi de l'interaction entre l'érudition d'un publiciste "savant" et son public peu ou prou "populaire", lequel demande à être informé, instruit et cultivé par sa revue favorite.

Dans ce processus éducatif, les langues et littératures de l'Antiquité jouent un rôle de premier plan. Autrefois apanage exclusif de l'élite du savoir, leur statut connaît, au cours de la seconde moitié du XVIII^e siècle, une double mutation dont les deux volets se croisent : d'une part le latin perd rapidement ses privilèges de langue scientifique et cède du terrain en tant que support d'une création poétique. D'autre part la référence, sous diverses formes, aux littératures et mythologies antiques dans la presse périodique de l'époque contribue, en vertu précisément de l'importance croissante de cet extraordinaire vecteur du savoir, à une diffusion plus grande et, partant, à une certaine popularisation de ce patrimoine. Par ailleurs, le XVIII^e siècle y ouvre, par son activité fébrile de traduction des Anciens, un accès bien plus aisé, multipliant par là même le nombre des lecteurs potentiels.

Tous ces processus se lisent, au fil des décennies, dans les colonnes des périodiques, omniprésents dans la vie intellectuelle d'un pays et sources de tant d'informations et de multiples éclairages inhabituels. Comme pour bien d'autres thématiques de la sociologie de la littérature, ces revues s'avèrent irremplaçables pour qui souhaite réellement explorer toutes les ramifications, les échanges et débats qui animaient naguère la république des savants. Et davantage que par les livres, c'est grâce à ces organes de presse que les bourgeois, voire le "peuple" pouvaient entrer et rester en contact avec toute la richesse de la pensée humaine.

⁴⁸ *Der Neue Rechtschaffene*, 1767, p. 3.

⁴⁹ *Tübingische Berichte von gelehrten Sachen*, 1753, p. 431. A propos du débat sur la rime au XVIII^e siècle voir Karl Ludwig Schneider : "Die Polemik gegen den Reim im 18. Jahrhundert", in : *Der Deutschunterricht* 16 (1964), p. 5-16.